

VIEILLE BRANCHE - ÉPISODE 27

Francine Christophe, écrivaine et survivante de la Shoah

“Mais oui vous savez, un déporté ça rigole des fois, c'est tout à fait vrai. Au milieu des souffrances, on rit quelquefois. Et c'est peut-être ce qui nous sauve.”

Aujourd'hui pour Vieille Branche, on se rend chez Francine Christophe et c'est au bout d'un long labyrinthe, au fond d'un parc résidentiel dans le 92, que nous arrivons finalement dans l'appartement de Francine Christophe, qui témoigne depuis plus de vingt ans de cette partie de son enfance qu'elle a passé dans les camps de concentration.

À partir de juillet 1942, elle et sa mère ont d'abord été enfermés dans plusieurs camps d'internement en France, à Poitiers, à Drancy, à Pithiviers, à Beaune la Rolande, à Drancy encore, avant d'être envoyées en mai 1944 en Allemagne, à Bergen-Belsen exactement. Un camp qui sera d'ailleurs libéré le 15 avril 1945, sans Francine et sa mère, qui sont à ce moment là dans les trains d'évacuation allemands. Elle nous accueille avec un sourire assez indéchirable, en se moquant un peu de moi. Apparemment, je parle comme son petit fils qui parle très, très mal. Elle nous apporte aussi un jus de pommes fabriqué dans une ferme à côté. Et pendant tout l'entretien, elle ne se départit pas de son sens de l'humour, même quand les paroles deviennent graves.

INTRODUCTION

Bonjour, vous écoutez Vieille Branche et pendant près d'une heure, je rentre chez un homme ou une femme dont les souvenirs, racontent notre histoire. Nous allons discuter sans tabou, mais avec bienveillance de leur vie, de l'amour, de la mort, d'Emmanuel Macron, d'Edith Cresson, de la planète à bout de souffle, des relations hommes femmes, des relations hommes hommes, femmes femmes, de Tinder, du Minitel, de Snapchat. Tous les sujets sont permis. Quelle est leur morning routine ? Que pensent t-ils de notre époque ? Quelles sont les histoires qu'ils n'ont encore jamais raconté ? Je suis Marie Misset et aujourd'hui, je suis dans le bureau de François Christophe.

Bonjour Francine Christophe, merci de nous recevoir chez vous dans ce bureau qui était avant la chambre de votre fille, si j'ai bien compris. Depuis 50 ans, vous avez la patience de témoigner de vos expériences dans les camps de concentration, vous avez pris le temps sur votre vie de transmettre ces trois ans de vie que vous avez vécu, vous, de 8 ans à 11 ans et demi, passés donc dans différents camps de concentration et qui ont décidé, un peu sans vous, de ce que serait aussi le reste de votre existence. Bonne élève avant l'enfermement, vous n'avez pas pu réintégrer réellement le système scolaire en revenant des camps, dans un silence assourdissant, le silence de ceux qui ne voulaient pas toujours vous entendre. Alors, vous avez écrit des poèmes, des pièces de théâtre, des témoignages. Vous avez transmis beaucoup. Vous continuez d'ailleurs sans relâche. Et alors qu'on recommence à parler d'antisémitisme partout en Europe et que la haine revient affleurer à la surface. C'était important, très important pour nous de venir vous parler, pour que vous nous racontiez, une fois de plus. Je vais commencer

par notre question rituelle, c'est : quand est-ce que vous situez le début de votre vie ?

Ben, je suis née en 33 !

Quand est-ce que vous reviennent vos premiers souvenirs, vos premières impressions... ?

J'ai des souvenirs très anciens. Si c'est pour vous donner des souvenirs de la guerre, dès le début, oui. Nous étions à table avec mes parents et ils écoutaient les nouvelles. J'étais très petite puisque ça devait être en 39 que ça s'est passé puisque je suis née en 33 et j'ai entendu un monsieur qui vociférait à la radio. Évidemment, je ne comprenais pas ce qu'il disait. Il y avait un traducteur, un traducteur qui était tellement bon qu'on avait l'impression que c'était la personne qui parlait et je me souviens seulement de ça. Cet homme qui hurlait "Voulez-vous du beurre ?!" et toute la foule qui hurlait "Non !", "Voulez-vous du pain ?" "Nooon !", "Voulez-vous les canons ?" "Ouuui !" Et ça m'est resté dans la tête, exclusivement ça.

Ces trois phrases traduites...

De Hitler. C'était lui qui faisait ce discours. J'ai un autre souvenir, très, très jeune, ça c'est en 38. Je ne savais pas ce que c'était. Depuis, je sais que c'était Munich et nous sommes partis à la campagne avec mes oncles, mes tantes et mes cousines parce que, comme beaucoup de gens, on avait très peur de la guerre, on avait peur de l'invasion. Donc, on est partis. C'est un souvenir un peu prosaïque, mais ça fait rien. On est partis avec une cuvette. Parce qu'à l'époque, nous n'avions pas de voiture. Les voitures secouaient, ne sentaient pas toujours bon. Et je me souviens que tous les enfants que je connaissais, leur mère, emportait une cuvette parce qu'on était malades, voilà mon deuxième souvenir du début de la guerre !

Donc, en 38, avant même qu'elle ne commence...

C'était en 38 oui, avant les vociférations.

Et d'ailleurs, j'en profite pour vous poser une autre question, dans quel genre de famille avez-vous grandi ?

Alors, j'étais d'une famille bourgeoise. Pas la haute bourgeoisie, petit bourgeois à l'aise. Voilà.

Pas pratiquante ?

Pas du tout, pas du tout, du tout, avec des parents qui s'adoraient, ce qui était merveilleux. D'ailleurs, même au retour des camps, ils ont retrouvé le même amour, c'est ça qui est extraordinaire.

Pendant le début de la guerre, alors il y a d'abord votre père qui part à la guerre. Et puis ensuite des privations, mais petites. Et puis l'interdiction du vélo pour les juifs. Ça, je ne savais pas...

Il n'y avait pas que le vélo ! Le téléphone, et tous les lieux publics.

Et comment est-ce que vous avez enfin pris conscience de cette dégradation progressive de votre situation ?

Ce qui m'a été désagréable, c'est que papa ne soit plus là. J'avais tellement l'habitude de voir ce couple ensemble et maman a fait quelque chose de formidable. Elle a eu une plaque de chocolat, vous savez on avait des tickets, et cette plaque de chocolat, elle l'a mise dans un soulier de mon père. Elle avait écrit dessus "pour Robert". Moi, j'étais comment le père Noël avait pu penser à apporter du chocolat pour mon père prisonnier de guerre. C'était une idée formidable. Et elle avait quand même mis, elle n'avait pas les moyens de mettre un sapin, mais elle avait posé une branche, une branche de sapin devant la cheminée. C'est tout ce dont je me souviens du Noël de cette année-là.

Et qu'est-ce qu'elle est devenue, cette plaquette de chocolat ?

Ah eh bien maman l'a mise dans un colis pour papa. Effectivement, il n'y avait écrit "pour papa" dessus.

Est-ce que vous vous rappelez de quand est-ce que vous avez commencé à avoir peur?

Ça, je ne sais pas exactement... Mais je me souviens d'un jour où j'ai eu très, très peur. Nous étions chez un cousin et nous sommes partis pour rentrer à la maison, maman et moi. Et tout d'un coup, maman a dit "Il est 8 heures, il faut se dépêcher !". Moi, je ne sais pas ce que ça voulait dire. Plus tard, j'ai appris que les juifs n'avaient pas le droit de sortir après huit heures. Mais "oh allez Francine, dépêchons !" Et elle m'a dit "surtout ne cours pas parce que si tu cours, ils vont se demander ce que c'est. Tu marches vite." Voilà un autre souvenir.

Où il fallait rentrer à pied chez vous...

Chez le cousin oui, qui n'habitait pas trop loin, heureusement.

Et vous avez été arrêtée avec votre maman alors que vous essayiez de franchir la ligne de démarcation à La Rochefoucauld.

C'est ça, on a été quasiment arrêtées sur la ligne.

D'ailleurs, oui, les militaires vous attendaient presque à la sortie du train.

J'ai été arrêté par la Feldgendarmerie. C'était ces militaires qui portaient une espèce de poitrail, de collier. Je ne sais pas comment ça s'appelle. C'était très impressionnant, mais on était partis dans cette petite ville de La Rochefoucauld, parce qu'on nous avait dit que là, les Allemands n'y étaient pas et qu'on pourrait passer. On devait rencontrer un passeur et je me souviens que le passeur portait le nom de jumelles de ma classe. Alors comme ça, je m'en souvenais bien, Maman m'avait dit "tu mets dans ta tête, Monsieur Lalo, Monsieur Lalo" ... Moi

j'avais dis "C'est pas difficile, il y a les soeurs Lalo dans ma classe !"

Et ce monsieur Lalo d'ailleurs, vous savez ce qu'il est devenu ?

Ben on l'a pas vu puisqu'on a été prise avant.

Il n'y a pas très longtemps, j'ai vu aux infos des images de migrants à la frontière italienne qui étaient traqués dans les trains. Et quand j'ai lu votre histoire à La Rochefoucaud, je n'ai pas pu m'empêcher de faire un parallèle. Est-ce que c'est, vous, des parallèles que vous faites ?

Oui, ça m'arrive, ça m'arrive. Mais le contexte n'est pas le même les migrants ne sont pas les mêmes, c'est certain. C'est tout à fait autre chose. Mais de les voir, nous étions à Vintimille, il n'y a pas très longtemps, de voir tous ces garçons, jeunes, qui se conduisaient très bien d'ailleurs. J'ai dit "ça me rappelle quelque chose."

Ils vous ont d'abord fait avouer à votre maman que vous étiez juives, parce que vous avez réussi à...

Oui. Elle m'avait bien dit "surtout, surtout, si on interroge et qu'on te demande si tu es juive, tu ne le dis pas parce que tu seras mise en prison". Mais elle m'avait également dit surtout de dire que j'étais fille d'un prisonnier de guerre. Bon, à l'époque, je ne savais pas ce que c'était que les Conventions de Genève. Elle m'avait dit "tu dis bien que papa est prisonnier". Très bien.

D'ailleurs, c'est assez fou. Vous y revenez souvent sur cette histoire de votre papa qui était prisonnier de guerre. Ça veut dire que vous rentriez avec votre maman sous la Convention de Genève.

Voilà. Dans la catégorie des gens, en principe, qu'on ne devait pas poursuivre.

Vous avez été quand même poursuivie, mais ça vous a permis de ne pas être envoyée dans les camps de la mort mais dans des camps de concentration.

Pas à Auschwitz. Dans un camp de concentration. On y mourrait aussi dans les camps de concentration, mais on avait une chance de s'en sortir. C'est mon cas.

Comment ça se fait qu'ils aient respecté la Convention de Genève alors qu'ils ne respectaient rien à côté ?

Ah oui, c'est plutôt étonnant ! Ça, ils l'ont respecté. Mais je pense qu'ils étaient obligés internationalement parce que, eux mêmes, avaient peut-être déjà des prisonniers de guerre chez les anglais ou les américains, et qu'ils se disaient justement si il y a une bataille et qu'on a des hommes prisonniers, il faut que de l'autre côté, ils respectent aussi un peu. C'est donnant, donnant.

Non, mais c'est vrai que c'est bizarre, cette espèce de sursaut, de respect de quelque chose dans des lieux où rien...

Oui, c'est étonnant. Oui, mais je vous le dis, je pense que c'est ça. Certainement.

Et alors vous, vous étiez avec votre maman tout le temps, j'imagine. Mais je me demande si vous aviez des rapports avec les autres enfants. Je sais que, par exemple, que vous avez croisé les enfants qu'on a appelé les enfants du Vel d'Hiv, qui avaient été séparés...

Oui mais ça c'est beaucoup plus tard à Drancy. Avant ça, je me suis d'abord promenée un petit peu. J'étais à la prison de la Rochefoucauld, puis après, celle d'Angoulême et puis au camp de Poitiers. Et enfin, voilà Drancy.

Le camp de Poitier, c'est le camp où vous étiez presque toute seule avec votre maman ?

Non, c'était un camp immense qui était séparé en deux, avec d'un côté les juifs, de l'autre côté, les Tziganes...

...qui étaient extrêmement sales.

Oh oui ! Il y avait des rats qui couraient partout.

Il y en avait même dans la soupe.

Oui, il y a eu un jour. Mais surtout, ce qui était désagréable, c'est qu'on dormait par terre dans la paille dégoûtante d'ailleurs. Et qu'un jour il y a un rat qui m'est passé sur la figure, ça, ça n'est pas un souvenir plaisant.

Est-ce que quand vous voyez des enfants maintenant qui avaient l'âge que vous aviez à cet âge-là...?

Oui. Ça me fait... ça me fait quelque chose. Je suis arrière grand-mère et quand je regarde mes arrières petits)enfants, je me dis "Oh là là!" Ils sont pourtant mignons, est-ce que j'étais vraiment mignonne comme ça ? Ben oui, sûrement.

Vous dites aussi j'imagine, que c'est incroyable d'avoir vécu tout ça.

Oui. On a du mal à s'imaginer ça. Ça a commencé quand mes propres enfants ont eu l'âge. Et j'ai trouvé que ma fille, quand elle avait 8 ans, 8 ans et demi, évidemment il n'était pas question que je lui raconte, mais moi-même je me disais mais c'est pas possible. On m'a mise en prison alors que j'étais mignonne comme ça. Oh non, moi-même, je n'arrivais pas à croire mon histoire.

J'imagine même que vous aviez dû faire sur le coup, même si on ne parlait pas avec ces termes-là à l'époque, de la dissociation pour survivre à tout ça en tant qu'enfant. Il y a quelque chose que j'ai réalisé, il n'y a pas longtemps. Parce que moi, ma génération a été élevée beaucoup avec avec les livres autour de la Shoah. Petits, on a lu *Mon ami Frédéric. Mon amie Anne Frank, Le journal d'Anne Frank*. On est bercé par ça depuis qu'on a

sept ans. Mais il y a quelque chose que j'ai compris. Il y a très peu de temps en lisant Nuit d'Edgar Hilsenrath...

Ah je n'ai pas lu ça. Pourtant j'en ai lu hein !

J'imagine. C'est un homme qui a passé cinq ans dans le ghetto juif en Ukraine et qui raconte aussi à quel point l'expérience est déshumanisante. Vous l'avez vécu quand même à Bergen ?

Oui, bien sûr. Vous voulez que je vous dise ce que ça représente, la déshumanisation ? C'est-à-dire que déjà, on n'a pas de nom, on a un matricule. Mais, c'est une manière de résister de continuer à s'appeler par son nom. On n'en démord pas. Mais en vérité, on doit s'appeler par le matricule. On a plus de cheveux, on les rase. On n'a plus de nos vêtements. Nous, comme on était privilégiées, on a gardé nos cheveux, sauf quand on avait le typhus, et on a gardé nos vêtements, mais on n'avait pas des masses. Je me souviens que j'ai gardé je crois quand même, trois ans, un pantalon de ski vert que mon oncle avait réussi à me faire envoyer par un colis à Beaune-la-Rolande, je crois. J'ai gardé ce pantalon. Les gens, sont un petit peu étonnés quand je dis que j'ai gardé un pantalon pendant tant de mois. Je n'en n'avais pas d'autre.

Alors, la déshumanisation, c'est tout un tas de choses. C'est la faim, c'est la terreur. C'est la soif, c'est le retour à l'animal. Étant donné que l'allemand croit - l'allemand de l'époque - qu'il est le maître, qu'il est de la race des seigneurs, tous les autres ne sont que des sous-hommes, donc il faut en faire des sous-hommes. Et c'est ça qui va être dur parce que, eh bien, nous ne sommes pas des sous-hommes. Et nous avons du mal à le devenir, mais il faut quand même. De toute façon, il y a un système très simple pour que nous obéissions et que nous fassions ce qu'ils nous demandent. C'est le bâton. C'est tout. Et quand on vous donne des coups de bâton, c'est quand même difficile de faire le contraire de ce qu'on vous demande.

Vous avez dit que vous, vous avez effectivement, grâce à la Convention de Genève, échappé au pire du pire.

C'était Auschwitz. Et les autres, il n'y avait pas qu'Auschwitz. Il y en a eu beaucoup , il y a eu Belzec, Majdanek, Sobibor. Il y avait l'embaras du choix dans les camps.

Vous avez quand même vu des scènes d'une violence inouïe. J'ai lu que vous aviez vu des scènes de cannibalisme, par exemple.

Je n'en ai pas vu "des", j'en ai vu une. Ça m'a suffit. Mais ça explique notre silence au retour. Je ne pouvais pas dire ça à mes camarades de classe. Elles mettaient un doigt sur la tempe, d'un air de dire "mais elle est folle !"

Ça explique énormément le silence au retour...

Évidemment. Quand j'ai commencé à raconter ça, elles m'ont vraiment regardé comme si j'étais une pauvre chose toquée.

Ce qui est extraordinaire, c'est aussi les bribes d'humanité qui sont restées dans ces camps de concentration, les sursauts d'humanité.

Oui, on arrivait quand même... L'homme est fort. C'est très difficile de ne pas garder ce côté humain, ce côté hommes, femmes. C'est dur. Non, non, ils n'ont pas réussi ça, ils ont vraiment raté quelque chose là...

Votre maman, c'était un peu un modèle du genre. En tout cas, ce que vous en avez gardé comme souvenir.

Ma mère était tout à fait extraordinaire. C'est amusant. Le Mémorial de la Shoah m'a téléphoné la semaine dernière, pour me dire qu'une jeune femme était venue avec des lettres, c'est tout récent, elle venait de retrouver des lettres, qui était de sa mère ou de sa grand-mère, je me souviens plus, dans lesquelles on disait tout le bien de ma mère. J'étais émue. C'est drôle. Tant, tant, d'années après,

j'ai retrouvé une lettre où on dit "Madame Christophe était formidable."

Vous avez aussi raconté cette fameuse histoire, et c'est pour ça que je vous demandais pour la plaquette de chocolat, tout à l'heure, l'histoire du morceau de chocolat que tout le monde a relayé...

J'avoue que je me suis jamais rendue compte de ce que ça présentait. Des gens maintenant me disent "Ah, mais vous vous rendez pas compte que ce que vous faites comme solidarité !" Ah bon ? Je vous avoue que je ne suis pas du tout rendue compte. Ça nous semblait tellement naturel d'aider une camarade qui allait peut être mourir. Quand maman m'a dit Tu veux bien qu'on donne du chocolat ?", mais je n'ai pas une seconde eu l'idée de dire non. Ce n'est pas possible.

Pour remettre un tout petit peu dans le contexte, pour ceux qui n'auraient pas vu cette fameuse vidéo de vous, qu'on a beaucoup vu ces derniers mois, c'est votre maman qui avait gardé du chocolat pour vous...

Un petit morceau qu'on avait apporté de France dans notre paquetage.

...et qui a fini par le donner à une femme qui était sur le point d'accoucher et qu'on imagine très, très maigre et qui avait très, très peu...

Oh elle était dans un état épouvantable, elle n'avait même pas de lait, elle n'avait rien.

Ce qui est incroyable dans ce que vous racontez, je pense que ce qui touche aussi beaucoup, c'est cet enfant qui est resté silencieux. Donc, elle a accouché, l'enfant a survécu et elle a survécu. Et cet enfant est resté silencieux jusqu'à la Libération.

C'est très, très curieux, ce bébé qui a dû comprendre quelque chose. Qui a eu des antennes. Qui restait caché sous la chemise de sa mère, qui ne pleurait pas, qui ne

geignait pas. Et quand la mère a enlevé sa chemise à la Libération, elle a défait tout. Toutes ces espèces de bandes tellement sales avec laquelle elle tenait le bébé. Le bébé s'est mis à pleurer. Je pense que c'était là sa naissance. Le retour à la vie, la vraie vie, c'était sa naissance.

C'est extraordinaire.

Vous savez que je la vois toujours ?

Dites-moi.

Je la voyais encore, il n'y a pas très longtemps. Il y a des gens de la télévision de Barcelone qui sont venus ici, il y a peut-être un mois. Ils voulaient faire un film sur la déportation. Et ils l'ont retrouvé. Ils l'ont fait venir ici pour une journée entière. Elle travaille toujours, elle a donc 70 ans, elle est psychiatre. Il y a quelque chose de très joli. Elle m'envoie tous les ans à Noël un ballotin de chocolat ! Et là elle est venue avec du chocolat !

Cette petite fille à qui vous aviez, quelque part, donné votre part de chocolat. Ils sont comment vos souvenirs de l'époque ? Je sais que vous avez beaucoup écrit en sortant des camps que vous avez pu mettre sur le papier...

Heureusement ! Je dis toujours, et ce n'est pas gentil pour mes camarades, je dis que l'écrire plus tard, que les témoignages tardifs, il n'est pas bon. Si je devais écrire maintenant mon livre, mon premier. Il y a mille choses que j'ai oublié. On oublie. Cet homme là est mon mari, vous vous en doutez !

Bonjour monsieur !

Le mari : Ah j'ai été discret !

Mais tu as le droit de venir !

Vous êtes mariés depuis combien de temps ?

Oh... 61 ans !

Pas mal !

Pas mal, hein ? Et on s'aim-euh... ! (à son mari) Va t-en ! Non, pas du tout. Ah, ça, oui, c'est ça qui nous fait peur, c'est le seul...

Il y a eu des moments pendant cet entretien où j'avais l'impression que Francine Christophe, quand elle parle de ses trois ans passés dans le camp, elle est un peu restée au fond, cet enfant qu'elle était à ce moment-là. Celle qui a oublié son âge. Celle dont la planche de salut était une mère indispensable, qui a l'air plus de 70 ans plus tard, d'être restée assez insubmersible.

Est-ce que quand vous pensez à cette petite fille que vous étiez, mais qui n'est plus tout à fait vous, quel sentiment vous avez pour cette petite fille que vous avez été ?

Cette petite fille était mignonne, elle travaillait bien, elle était coléreuse, très coléreuse. Mais elle était... Je crois que petite fille, déjà, j'aimais vivre parce que j'ai eu la chance d'avoir ce couple, mes parents qui s'aimaient tellement, qui étaient gais, très gais. On chantait tout le temps à la maison et ça m'est resté.

Quand vous voyez des enfants de l'âge de 8 ans, 9 ans et vous vous dites j'ai vécu ça à cet âge-là ?

Oui. Je ne veux pas y croire, mais on ne peut pas y croire. Ce n'est pas possible. Il n'y a pas très longtemps, à La Rochefoucauld, on a mis une plaque.

La Rochefoucauld c'est la ville où vous avez été arrêtée avec votre maman.

Voilà. Et on a mis une plaque sur une grande maison. Cette grande maison est une médiathèque, mais quand j'ai été arrêtée, c'était une prison. Et j'ai donc découvert une plaque, sur cette maison qui était ma prison. Mais j'ai demandé que la plaque soit découverte par une petite fille de 8 ans et on a trouvé une, dans une ancienne école qui était très mignonne d'ailleurs. Elle jouait très bien son

rôle, je le voulais parce que justement, je voulais que les gens comprennent qu'on m'avait mis en prison quand j'avais cet âge-là. Et j'ai bien fait parce que les gens n'arrivaient pas non plus à comprendre. Je leur ai dit mais oui, mais oui. En ce temps-là, on mettait les enfants en prison.

Est-ce que vous avez des sentiments pour ces gens qui étaient là au moment de votre arrestation ? Pour les gens qui vous ont mis en prison, pour ces gens-là qui étaient au début de ce parcours et qui, par leur silence et par leur passivité, ont permis qu'une petite fille de 8 ans soit en prison.

Eh bien les allemands, ils obéissaient, c'était l'ordre. Ils devaient arrêter tout ce qui était juif. Vous savez que ma prison à Angoulême, il y avait un bébé de 10 mois ? Mais il était juif.

Et vous n'avez pas de sentiments contre eux, contre ces gens qui ont obéi aux ordres ?

Mais bien sûr que non, les Allemands de maintenant ne sont pas les Allemands de l'époque. Ils sont tombés dans le trou de l'horreur. On sait pas comment. Parce que c'est quand même un pays de grande civilisation. Vous savez, qu'Hitler n'était pas intelligent ? Pas du tout. En plus, il était même paresseux. Mais il avait un pouvoir extraordinaire. C'était sa voix et sa manière de parler. Et c'est comme ça qu'il est arrivé. Et c'est comme ça que tout le monde l'a suivi. C'est pour ça que je... Maintenant, à notre époque, j'ai tellement peur des populistes. Parce qu'ils savent parler, ça va entraîner les gens à faire n'importe quoi. Et Hitler a su. Ils ont suivi. Il n'avait même pas besoin de donner précisément les rôles qu'il leur a signés. Il avait compris.

Quand la libération advient et qu'on vous dit "vous êtes libres". Déjà, ça a été long en fait ce processus de libération, ce qu'on oublie un peu, c'est à dire qu'on n'a pas ouvert la porte du camp en vous disant "allez-y"!

D'autant moins que je n'y n'étais plus. Moi j'étais dans un train. Quand le camp a été libéré, c'était le 15 avril, moi, j'étais encore dans un train, ce qu'on appelait des trains d'évacuation. Ce que vous ne savez peut-être pas, c'est que ces train d'évacuation, il y en avait des quantités parce que Hitler vous voulez garder ces déportés pour les faire travailler encore. Coutume à dire qu'il serait "vainqueur". Eh bien, ces trains d'évacuation de déportés avaient le pas sur les trains de troupes.

C'était plus important ?

Oui.

Mais il y a eu des morts dans ces trains d'évacuation des déportés, le typhus...

Quand on ouvrait les portes, c'était pas très joli, ce qu'on voyait à l'intérieur des wagons.

Donc la libération arrive. Quels sont les premiers sentiments, les premières sensations, les premiers souvenirs ?

Vous êtes comme les élèves qui m'écoutent dans les écoles. Je leur dis ce ne sont pas des sentiments et des phrases poétiques. Non ! Le déporté qu'on libère, il n'a qu'une idée dans la tête, c'est manger, c'est tout. C'est une bête. En cela, ils ont réussi. C'est une bête qui veut manger. Il n'en peut plus. Cette faim... Je ne sais pas comment bien expliquer. C'est comme une maladie qui vous ronge. Quand je parle à des enfants, je leur dis vous voyez, je peux nous comparer au loup, quand il sort de la forêt, il n'a qu'une envie, c'est manger, il mangera n'importe qui, n'importe quoi. Eh bien nous c'est pareil. On se jette sur la nourriture. Il n'y a que ça qui compte, il faut remplir la bête, elle est vide. D'ailleurs, c'est ce qui explique que tant de déportés sont morts au moment de la libération parce qu'ils avaient trop mangé. Ah oui, c'est ça la première pensée. Je me souviens. Les femmes, Maman et ses amies. Elles ont trouvé un lapin. Elles ont trouvé aussi un pigeon, je crois. On a mangé à quinze sur le lapin,

autant sur le pigeon, mais on mangeait. On avait au moins une bouchée.

Vous avez quand même partagé puisque vous avez mangé à quinze dessus ?

On a partagé toutes ensemble, bien entendu. Ensuite, les Russes nous ont fait entrer dans dans un village, dont les habitants étaient partis parce qu'ils avaient peur, évidemment, des armées russes. Et on est restés deux mois dans ce village. Et là, ce sont les Russes qui nous ont nourris, mais l'armée soviétique n'était pas très riche et on était nourris de pommes de terre, de pain, pas des choses... mais ça fait rien, mangeait ! Ça, c'est sûr. *Et puis* après, j'ai redécouvert, entre autre, quand j'ai passé la frontière pour revenir. Je l'ai passé à Maastricht, c'est dans le bas de la Hollande, on est passés par là parce que on avait des déportés hollandais à déposer. Et quand j'ai passé la frontière, le train s'est arrêté à la gare et il y avait foule dans la gare. Il y avait des drapeaux partout, comme dans toutes les gares à cette époque-là. Et, il y a une dame qui s'est approchée de mon wagon, on a ouvert la porte et les gens ont dit "oh une enfant !", ils n'en revenaient pas, ils n'en n'avaient pas vu beaucoup. Cette dame était de la Croix-Rouge, je vois encore son uniforme, qui était bleu pétrole. Elle m'a tendu une boule, une boule orange, je ne savais pas ce que c'était. J'ai dit "mais qu'est-ce que c'est ?" "Eh bien c'est une orange !" "Qu'est ce que c'est ?" "Bah, c'est un fruit, il faut que tu le manges !", "Mais comment ça se mange ?" Je ne savais pas du tout du tout. Aucune idée. Elle m'a dit "Ben tu l'épluches, tu jette les épluchures et puis tu le manges". Et là, j'ai eu mon sursaut de déportée qui est arrivé, j'ai dit "je veux bien manger le fruit, madame, mais les épluchures, je vais les garder, parce qu'il y aura bien un copain qui sera contraint de les manger. C'est ça, un déporté, c'est plus tout à fait un être humain.

Vous avez retrouvé votre papa un 6 juin ?

Oui.

C'est quand même dans votre immense malheur, une chance extraordinaire que vous puissiez vous retrouver tous les trois à la fin de cette guerre ?

C'est même absolument miraculeux. Mais ça a été le cas de presque tous les enfants de mon groupe de prisonniers de guerre. Il y en a plus ou moins, mais dans l'ensemble, on les a retrouvés

Ces retrouvailles, vous dites à cette époque, vous dites "c'est le plus beau jour de ma vie" ?

Oui. C'est vrai, ça m'a semblé le plus beau jour de ma vie et je dois vous dire que jusqu'à sa mort, la mort de mon père, tous les ans, je lui disais "Papa, c'est le plus beau jour de ma vie." C'était une façon de fêter ça.

Est-ce que à lui vous lui racontez ce que vous avez vécu avec votre maman ?

Jamais, jamais. J'en parlais pas avec lui. J'en parlais avec personne. D'abord, il n'avait pas besoin que je lui raconte parce qu'il avait vu lui vous savez, il était prisonnier de guerre à Lübeck, qui était un camp de représailles. Mais il savait que nous étions déportées à Bergen-Belsen. On leur avait dit aux prisonniers de guerre. Et il a été libéré. Et je ne peux pas vous raconter tous les détails, mais enfin, il a été libéré par les Anglais et les Anglais se sont mis à sa disposition et d'autres camarades pour venir à Bergen-Belsen. Au cas où on serait encore là bas. On y était plus. Mais mon père a vu, on n'avait rien à lui raconter, il était entré dans le camp où il y avait encore tous les cadavres et encore tous les charniers. Rien n'avait été débarrassé, lavé, aseptisé. Donc, ce n'était pas la peine que j'en parle avec lui parce qu'il savait bien, lui.

Et est-ce que les choses sont rapidement devenues taboues avec votre maman aussi ?

Oui, maman et moi, on n'en parlait jamais. On en parlait des fois mais je n'ose pas le dire, des fois en rigolant. "Tu te souviens telle chose, tu te souviens ça ?" Ça nous faisait rire. Mais oui, vous savez, un déporté, ça rigole des fois. C'est tout à fait vrai. Au milieu des souffrances, on rit

quelquefois, de n'importe quoi. Mais c'est peut-être ce qui nous sauve. Très probablement même.

Ça devait être extrêmement bizarre de rentrer dans ce Paris où personne ne parlait de ce que vous aviez vécu et où personne n'en a parlé pendant un certain temps. Bizarre n'est peut être pas le mot, mais...

Je suis arrivée à Paris à minuit et j'ai été emmenée à l'hôtel Lutetia. Je peux encore montrer la fenêtre de la chambre dans laquelle on m'a mise. Je vous raconte tout ?

Oui dites-moi.

Alors, les médecins étaient harassés, si on pense à tout ce qui arrivait comme déportés qu'il fallait soigner et dans quel état ils étaient. Et quand nous sommes arrivées, une infirmière a dit "écoutez, les médecins, n'en pouvaient plus, ils sont partis dormir. Vous allez dormir vous aussi, le médecin viendra demain matin." C'est ce qu'on a fait, c'était la première fois qu'on se retrouvait papa, maman et moi, tous les trois. Depuis six ans. Maman et moi on a dormi dans le même lit, Papa sur un fauteuil et le lendemain, le médecin est arrivé, il a regardé Maman. Maman elle avait l'air d'un vieil oiseau déplumé. Elle n'avait plus de cheveux, elle était maigre comme pas permis. Et comme on avait quitté, l'hôpital militaire sans rien, elle, portait une chemise et Papa, une chemise d'uniforme. Le col flottait autour de son cou. Elle avait l'air affolé, elle regardait dans tous les sens. Et quand le médecin est entré, il lui a tapoté sur la joue. Il lui a dit : "T'en fais pas, mon petit gars, on va te soigner !" et j'ai entendu la grosse voix, la belle voix de Papa par derrière moi qui disait : "Docteur, ce petit gars, c'est ma femme." Il devait être un peu embêté, le médecin, certainement, mais je me souviens plus. Et c'est vrai qu'elle avait l'air de... Elle était plus rien. Elle était horrible. Moi, j'ai eu la chance de pas devenir horrible, comme elle parce que, je n'ai pas eu le typhus. Donc, j'ai pu regrossir aussi assez vite. Et quand je suis rentrée en France, j'étais déjà tout à fait

présentable. Même mes cheveux avaient repoussés, enfin, ça allait.

Il y avait de la joie quand même ? La joie d'être ensemble, de vous retrouver au Lutétia dans ces moments du juste après.

Alors là, je me souviens pas.

Non ? Et vous avez des souvenirs du Paris de l'après-guerre. Est-ce que vous avez le souvenir d'un moment joyeux ?

Non. Je me souviens d'une seule chose, c'est que Maman était au lit chez ma grand-mère parce qu'on n'avait plus d'appartement. Et Papa et moi nous sommes sortis tous les deux faire un tour, on est allés se promener. Et... On est passés devant... Ma grand-mère habitait rue Saint-Honoré. On est passés devant une pâtisserie. Je savais pas comment elle s'appelait maintenant, je sais qu'elle s'appelle Ladurée. Et on a vu des choux à la crème dans la vitrine. Et Papa m'a dit, "j'ai un tout petit peu de sous, on va s'offrir un chou à la crème". Et quand on est entré, demander les choux à la crème. La vendeuse a dit "Mais non, ce ne sont pas des choux à la crème, ce sont des pommes cuites." Ah bon. Ben on les achète quand même.

Ce retour, encore une fois non dans le silence où vous devez repartir de zéro puisqu'on vous a volé votre appartement...

Ah ça oui ! On a plus notre appartement, on a plus de meubles. On a plus rien. Mais bon, on entre quand même. Il faut repartir. De toute façon, comme les gens ne se rendent pas du tout compte de ce qu'on a subi, on n'a pas envie de raconter encore, on en sort juste, on a pas envie d'en parler. Donc, on est bien obligés de revivre comme tout le monde. Et moi, mes souvenirs, c'est que je repars dans la vie absolument comme tout le monde.

Beaucoup d'ailleurs, comme vous dites n'ont pas écrit tout de suite sur le sujet... Parce qu'ils

n'avaient pas envie d'être définis par cette expérience ?

On peut pas... on était coincés. On n'y arrivait pas. Et encore moi, j'ai commencé à écrire très vite, très, très vite. J'écrivais sur des petits papiers, quand je trouvais un petit papier que j'avais un souvenir plus fort qu'un autre, je le mettais sur le petit papier. Ça a toujours été ma méthode de travail, d'ailleurs ça continue.

Vous avez plein de petits papiers partout ?

Ah oui... je pourrais vous en montrer d'ailleurs, j'ai pleins de petits papiers.

Votre premier manuscrit, d'ailleurs, qui raconte... qui raconte votre expérience dans les camps, quand il a beaucoup été refusé avant d'être accepté. On ne voulait pas en parler.

Oh la la oui. Je peux vous les montrer d'ailleurs les lettres de refus, elles sont ici. Comment vous dire... J'ai donc écrit cette histoire, mais... Je l'ai écrite trop tôt. Les gens n'étaient pas prêts du tout à... À lire des choses pareilles. Et j'ai probablement dû affoler les éditeurs puisque j'ai reçu vingt-cinq lettres de refus. C'est depuis que je me rends compte que... ce que ça a dû leur faire. J'avais envoyé chez Fayard... Qui m'avait mis, et j'ai gardé la lettre je pourrai vous la montrer, d'abord, ce n'est pas de la littérature. Ensuite, nous n'avons pas de collection où le mettre. Et puis, nous ne voyons pas qui ça intéresserait. Pour la petite histoire, j'ai écrit un livre que j'ai envoyé chez Fayard cette année. Et qui a été refusé. Décidément ils ne m'aiment pas chez Fayard !

Quand est-ce qu'il a eu lieu le déclic ? Quand est-ce qu'on a commencé à accepter... Quand est-ce que les gens qui n'avaient pas vécu tout ça ont accepté d'entendre ce qui vous était arrivé ?

Mais je pense que ça a un rapport avec négationnisme. Quand on a commencé à entendre ce que les négationnistes disaient, on s'est dit "on ne peut pas laisser faire ça, on ne peut pas laisser dire ça." Je pense que c'est

là qu'on a commencé à parler. Très probablement. Mais je ne me souviens pas exactement quand. Dans les années 90, peut être, oui, c'était longtemps après.

Il y avait quand même eu Shoah de Claude Lanzmann, etc...

Oui, mais... c'est pas une raison. Il y avait eu aussi avant Shoah, il y avait eu un... Un truc américain qui s'appelait Low Cost. En trois ou quatre parties. Et je me souviens qu'en voyant ce film qui avait absolument bouleversé tout le monde, moi je me marrais. Parce que ça n'avait rien à voir avec les camps, évidemment, les Américains ne pouvaient pas imaginer... le cinéaste américain qui avait vu... Mais le cinéaste américain ne pouvait pas imaginer ce qu'on avait vécu. Donc ils ont arrangé à leur manière. Ce n'était pas tout à fait ça... Oui, j'ai rigolé.

On n'a pas envie d'hurler sur les gens ce qui... de hurler sur les gens qui refusent de vous croire ou sur les gens qui refusent de vous entendre... ?

On a pas envie. Ma pauvre amie, si on se mettait à hurler, on aurait plus de voix. C'est tout le temps qu'on doit hurler. Je vous dis j'ai vingt-cinq lettres de refus. Je devrais... j'aurais dû hurler vingt-cinq fois... Si ça vous intéresse, je peux vous les montrer hein.

Quand vous regardez maintenant tout ce qu'on fait en psychiatrie avec le syndrome de stress post-traumatique ou...

Ça aussi, ça nous fait rigoler. Ça aussi. Ah oui! On n'a pas eu de psy. On en aurait peut-être eu besoin, j'en sais rien. On s'est soulagés tout seuls. Et puis, ça a marché plus ou moins bien. Dans l'ensemble, on est pas trop mal, je trouve. Il y en a deux ou trois qui sont un peu un peu zinzins, pas vraiment. Mais dans l'ensemble, quand je vois toute la bande d'enfants Bergen-Belsen. On est pas mal, je suis assez fière de nous.

Vous revoyez vous... Toute cette bande d'enfants qui était à Bergen-Belsen ?

Oui, bien sûr ! Ceux qui restent, on en a encore perdu trois mois. Ça fait de la peine. Oui, d'ailleurs, on a ce qu'on appelle le déjeuner des enfants qui a lieu, je sais pas, dans une quinzaine de jours quelque chose comme ça. Et tous les ans, on y va et on est des enfants un petit peu vieux...

Son mari au loin : En lisant les nouvelles, le cimetière dans lequel mes grands-parents sont...

Il a été profané ? J'étais sûre que c'était celui-là ! Qui t'a prévenu ?

Son mari : Malik.

Non, mais quand ils ont parlé d'un cimetière juif profané en Alsace, j'ai pensé, c'est celui de la famille de Jean-Jacques... Mais tu m'y a emmené ?

Son mari : Un très ancien cimetière... Oui bien sûr. Ça prouve qu'il y avait des juifs en Alsace, il y a...

Mais il était classé hein ? Il était classé. Tu m'y a emmenée je me souviens.

C'est petit bled, Quatzenheim, c'est rien du tout...

Quelle bande de salauds ! Mais quelle bande de salauds !

C'est un cimetière très émouvant parce que c'est un vrai cimetière juif, il est en pente douce...

Est-ce que ça vous embête de me le raconter au micro ce que vous venez de me dire, que la tombe de vos grands-parents a été...

Oh ben non, ça t'embête pas ? Tu vas pas de mettre à chialer hein ! C'est malin ! Dis donc, t'as pas mis tes chaussons...

Quoi ? Ah, "on chiale pour un rien". (rires)

Oui, c'est vrai. S'il vous raconte ça, il va se mettre à chialer... Tu fais attention ?

Ah bah, je fais pas exprès hein !

Mets tes chaussons ! Il ne veut pas mettre de chaussons, il est toujours en chaussures...

(Bruits de micro)

Je voulais te dire que j'ai eu un coup de téléphone tout à l'heure avec Yvette, pour te dire qu'elle était de tout coeur avec tes grands parents... Mais tu vois, j'y ai pensé, quand ils ont dit un cimetière, en Alsace, je me suis dit tout de suite, c'est le cimetière des grands-parents...

Jean-Jacques : Alors mon grand-père est mort en 1940, et ma grand-mère en en 1925, quelque chose comme ça, elle est morte assez jeune.

C'est le mari de Francine Christophe, qui nous a rejoint dans la pièce où on était en train de faire l'interview...

Oui, on vient d'attendre une nouvelle assez... moche. C'est que le cimetière juif Quatzenheim, qui est un cimetière juif classé vient d'être... profané. Et ça m'émeut parce que mes grands-parents y sont enterrés. En tout cas, ils y étaient enterrés jusqu'à ce matin. Mais c'est très maladroit parce que c'est un très vieux cimetière et ça prouve qu'il y avait déjà des juifs français en Alsace, il y a des siècles. C'est un très, très vieux système... heu cimetière. Je suis ému, alors je bafouille. Je bafouille des fois sans être ému ! (rires) Bon il faut reprendre ça puisque... Ce sont des fous et ce sont des fous dangereux et on peut tout de même pas les fusiller.

En tout cas, ce qu'on peut dire, c'est qu'effectivement, vous dites que la vie a repris. Vous êtes mariée avec Jean-Jacques depuis...

Francine Christophe : 61 ans. Pas trop mal, hein ?

Vous avez eu des enfants...

... et je l'aime toujours et il m'aime toujours !

C'est fou quand même. C'est rare.

À notre époque, oui.

Je voulais vous demander quand vous avez eu l'âge de votre maman, au moment où tout ça est arrivé et vous vous êtes rendue compte... J'imagine qu'à l'époque, vous aviez vous-même peut-être des enfants, de ce qu'elle avait vécu, elle, de son expérience à elle.

Elle me pose des questions auxquelles j'ai du mal à répondre ! D'abord, elle est indiscreète...

C'est tout mon but...

Tout le monde le sait ! (rire) Oh, J'ai du mal à répondre à ça parce que... peut-être, ça, je ne m'en souviens pas.

À partir de quand vous avez commencé à témoigner, vous ?

Eh bien dans les années 90, puisque mon livre a dû sortir en 96. Quelque chose comme ça. Et oui, je crois dans les années 90. Mais ça a été difficile. Je ne savais même pas qu'il y avait des anciens déportés qui témoignaient. Et c'est une grande résistante qui s'appelle Marie-Jo Chombart de Lauwe, qui vit encore mais qui est malheureusement très vieille, qui ne peut plus rien faire. Et, c'est elle qui m'a téléphoné en me disant Francyne, le lycée de Sceaux, qui organise une semaine de la citoyenneté. Alors nous serons une quinzaine des déportés à venir témoigner. Il faudrait que tu viennes parce que ton histoire est tellement incroyable. L'enfant qui se sort des camps, c'est invraisemblable. J'ai commencé par dire non. Puis elle a insisté, "si, si, si je t'assure, il faut." Alors j'y suis allée, mais je n'étais pas à l'aise, je n'étais pas tranquille. On m'a donné des petits, qui étaient adorables. J'ai craqué plusieurs fois. À cette époque-là, quand j'ai commencé à témoigner, je craquais. Je me suis mise à pleurer, les gamins étaient gentils comme tout, ils se sont mis à me taper sur l'épaule pour me remonter le moral. Depuis, c'est fini. Je dis toujours que j'ai mis une cuirasse. C'est vrai, maintenant, je peux raconter tout ce que je

veux. Je craque plus. Mais les premiers temps, oui, je pleurais.

Parce que c'était les premières fois que vous racontiez l'histoire dans l'ordre ?

Oui, c'était dur de raconter ça. Ça sortait mal. Fallait le faire, je l'ai fait.

Et les enfants... ?

Est-ce que j'ose dire que j'y prends plaisir ? Ça va choquer les gens. Mais j'y prends plaisir de voir tous ces jeunes qui me posent des questions, qui veulent savoir. Mais c'est un immense plaisir, c'est peut-être même une sorte de bonheur pour moi. Ils veulent savoir. C'est magnifique, non ? C'est pas obligatoire.

Surtout, pendant longtemps, on a pas voulu savoir.

Mais oui, bien sûr.

Est-ce que vous avez justement senti ces dernières années, en continuant à aller témoigner, des changements dans la réception des enfants de votre histoire ?

Alors des changements... Ça dépend dans quel genre d'établissements scolaires on me met. Évidemment, quand ce sont des établissements sans histoire, ça se pose toujours... ça se fait toujours facilement. Mais il y a des établissements un peu moins faciles. Je me souviens aussi d'une fois, je ne peux pas me souvenir du nom du collègue... C'était dans le nord de Paris. Et le professeur m'a téléphoné deux ou trois jours avant, en me disant Madame Christophe, on annule tout. Vous venez pas. Ah bon ? Et pourquoi ? "Parce que j'ai peur". Ça m'a flanqué un choc. Ouh... C'est pas possible. Mais peur de quoi? Mais j'ai compris. En France, l'école de la République.

Vous avez été en prison en France à l'époque où il y avait une école de la République aussi à l'âge de 8 ans.

Non, ce n'était plus la République.

C'est vrai.

Pétain avait supprimé la République, je vous rappelle.

Et ça, vous vous le sentez parfois, des enfants incroyables ou des enfants qui vous dites que ce n'est pas vrai ce que vous avez vécu ou que vous exagérez ?

Il y a des enfants incroyables. Mais ça dépend d'où ils viennent.

Et aujourd'hui, vous, votre rapport au judaïsme, puisque vous n'étiez pas pratiquante...

Je ne le suis pas plus.

Mais vous êtes mariée avec un juif pratiquant...

C'est tout à fait un hasard, je peux vous dire. D'ailleurs, mes enfants n'ont pas épousé des juifs et ça m'est bien égal.

Mais vous n'avez pas nourri... Je ne sais pas, quelque chose par rapport... Vous n'avez pas nourri quelque chose par rapport au judaïsme après ?

Non. Le judaïsme, pour moi, c'est une religion comme une autre. Vous savez, les juifs français, on est français avant tout. Et puis, il y a la religion qui ne regarde personne. Vous savez depuis quand on est libres en France, les juifs ? C'est pas vieux hein. Nous devons ça à Napoléon, décret de 1806. Je répète : 1806. C'est pas vieux.

Et le décret, il disait... ?

Qu'on a le droit de vivre comme tout le monde. Jusque là, il y avait eu des avancées très nettes. De Louis XVI, Louis XVI, moi je lui tire mon chapeau. Avec l'abbé Grégoire, ils avaient déjà fait quelque chose, mais la citoyenneté pleine et entière, c'est le décret de 1806. Alors ce n'est pas vieux et c'est pour ça que nous y tenons à cette citoyenneté

française. Ouh, là, là je me crois patriote, mais quand je pense à ma grand-mère, elle était d'un patriotisme extraordinaire. Son pays, c'était quelque chose. D'autant plus qu'elle avait donné ses trois frères, c'est pas drôle.

Et quand vous regardez les récents évènements antisémites qui se multiplient.

Ben ça ne fait pas rire de tout, mais pas du tout. Quand je vois les gens qui sont... Plus ou moins d'accords. Nous sommes démunis. Enfin, j'espère qu'il y a. Le défilé de ce soir, c'est un sursaut. C'est bon, ça. J'espère qu'il y aura d'autres sursauts.

Vous avez l'impression d'avoir fait oeuvre utile en témoignant ces vingt dernières années ?

C'est très prétentieux de le dire, mais je crois. Parce que j'ai montré à beaucoup d'enfants que on peut avoir des religions différentes, en s'entendant très bien. Moi je déplore qu'on ne fasse pas l'histoire des religions en classe. Ça serait tellement utile ! Et les enfants auxquels je parle, je leur dis, vous voyez, il faut connaître la religion de l'autre. Moi, j'ai essayé au maximum. J'ai étudié un peu la religion catholique, protestante, musulmane. Et il y a des gestes qu'on fait dans chaque religion où on a quelquefois envie de rire. Mais non, ils ont une raison d'être ces geste. Si on nous explique la raison d'être, on ne peut plus être "anti". On accepte. Il s'agit d'hommes et de femmes. Égaux. Égaux à nous. Allez faire comprendre ça aux gens qui crient dans les rues.

Et vous, vous vous n'avez jamais été empoisonnée par la haine après ce que vous avez vécu ?

Quoi que moi, j'aurais eu la haine ? Ah non ! On a jamais la haine. La haine, c'est eux qui l'avaient. Non, on n'est pas haineux, d'abord c'est pas dans mon caractère. Et puis, pour faire ce qu'ils ont fait, pour mettre des enfants dans un four crématoire, il faut être haineux. Moi, je ne pourrais pas même en détestant au maximum un allemand, je ne pourrai pas mettre son enfant dans un four crématoire, ce n'est pas possible. Non, non, il n'y a

pas de haine. Qu'on les détestait à l'époque, ça, oui. Mais la haine ça, sûrement pas.

J'ai deux dernières questions à vous poser avant qu'on arrête. La première, c'est une question qu'on pose à tous nos invités, est-ce que c'était mieux avant ? Et vous la comprenez comme vous voulez.

Est-ce que quoi était mieux avant ?

Est-ce que c'était mieux avant.

Ouh, sûrement pas ! Sûrement pas. Des fois, les gens me disent "oui, oui, c'était bien. Oh, c'était bien à votre époque. Qu'est-ce que c'était bien, c'est pas comme maintenant !" Mais enfin, vous rigolez ? Vous êtes soigné comme on l'était pas. Vous êtes nourris comme on l'était pas. Vos enfants sont instruits gratuitement, obligatoirement, ce qui est une très bonne chose. Ils ne comprennent pas. L'autre jour, on a eu un petit accrochage, enfin c'est pas un accrochage. En ouvrant la portière de la voiture, on a cogné un peu dans un parking, la porte de la voiture d'à côté. Le type est sorti, fou de rage, "oooh". Je lui dit monsieur, calmez-vous ! Parce que si vous criez comme ça, vous allez raccourcir votre vie. C'est très mauvais pour la santé. Bon, il a pas compris que je me moquais de lui. Il a continué à crier encore plus fort et il me dit "Mais oui mais vous vous rendez pas compte, Vous ça compte pas tout ça. De votre temps, c'était tellement mieux !" Oh oui, je lui ai dit, oui, de mon temps c'était beaucoup mieux. Il y avait des camps de concentration, où on mettait les enfants, c'était beaucoup mieux. Il a même pas compris.

C'est encore quelqu'un qui refuse d'entendre ! Ma dernière question, c'est est-ce que vous avez peur de la mort ? Vous qui l'avez côtoyée de si près... ?

Oh alors je n'ai pas peur de la mort. Pas du tout, du tout, du tout. Non. Ce qui m'ennuie, c'est que je ne verrai pas la suite. Voilà, je ne verrai pas mes petits-enfants, parents eux-mêmes, je ne verrai pas toute la suite de l'histoire. Ça,

ça m'ennuie bien. Et puis il y a une chose qui me fait peur, c'est le couvercle. Le couvercle d'un cercueil. Oui, ces gens qu'on met dans une boîte. J'aimerais mieux qu'on m'enterre sans couvercle, mais ça ne se fait pas. Je ne pas demander un cercueil sans couvercle. Bon. Les gens penseront, elle est folle. Bon, c'est pas grave. Mais peur de la mort, non. Pourquoi j'aurais peur de la mort ?

Merci beaucoup, beaucoup Francine Christophe pour votre témoignage.

Merci à vous.

Un immense merci à Francine Christophe et à son mari Jean-Jacques, en chaussettes, de nous avoir accueilli chez eux et d'avoir pris le temps de revenir une fois de plus sur ce souvenir douloureux.